

DAN
WADDELL
**CODE
1879**

ROUERGUE
noir

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

« Ils n'avaient rien. Le tueur n'avait rien laissé. Pas de traces, pas d'indice ou d'arme sur les lieux du crime. Aucun témoin ne s'était fait connaître. Il n'y avait pas de mobile évident. Ils avaient une référence taillée sur une poitrine, un numéro sur un portable, une paire de mains amputées, envolées. C'était tout. Ils tâtonnaient à la recherche d'une ouverture. Foster voulait trouver le détail, l'information qui ferait jaillir la lumière et éclairerait l'enquête. »

La journée de l'inspecteur Grant Foster commence mal : le cadavre d'un homme, que son assassin a amputé des deux mains avant de le poignarder, vient d'être découvert, abandonné dans un cimetière de l'ouest londonien. Le corps semble être tombé du ciel. Lors de l'autopsie, Grant Foster relève, taillée au couteau dans la peau de la victime, une inscription énigmatique.

Le seul talent d'enquêteur de Foster ne suffira pas à venir à bout de ce mystère. L'indice laissé par le tueur va l'obliger à faire appel à Nigel Barnes, un généalogiste professionnel. Alors que, peu de temps après, un deuxième corps est identifié, ils vont se retrouver plongés dans les bas-fonds du Londres victorien de la fin du xix^e siècle et parcourir les méandres obscurs d'une affaire criminelle survenue en 1879 et qui semble liée aux meurtres.

Une course contre la montre s'engage : le psychopathe semble suivre un schéma qui, selon Nigel Barnes, va conduire à d'autres exécutions. Foster sait qu'il n'a que peu de temps avant que le tueur n'arrive au bout de son parcours sanglant et ne disparaisse à jamais.

DAN WADDELL

Né en 1972, fils d'un célèbre animateur de télévision, Dan Waddell a travaillé comme journaliste pigiste pour de nombreux titres de presse Outre-Manche. En 2003, à la naissance de son fils, il s'intéresse à l'origine de sa famille et entame des recherches généalogiques. Il découvre un secret de famille et réalise combien le passé influe sur la personnalité. Il imagine alors une série policière autour de la généalogie, où des crimes passés viennent hanter le temps présent. *Code 1879* est le premier titre de Dan Waddell traduit en français.

Ouvrage publié sous la direction de Jean-René Dastugue

Titre original : *The Blood Detective*
Éditeur original : Penguin Books Ltd
© Dan Waddell, 2008

© Rouergue, 2010 pour la traduction française
ISBN 978-2-8126-0360-0
www.lerouergue.com

Dan Waddell

Code 1879

roman

Traduit de l'anglais par Jean-René Dastugue

ROUERGUE

À Emma.
Pour toujours dans mes rêves.

Affichant le sourire un peu niais qui distingue les éméchés des sobres, Bertie quitta le Prince Albert sur Pembridge Road. Il sentit immédiatement la morsure du froid sur son visage. Cela le réveilla ; après les rigueurs d'une semaine de travail, le fait de se remplir le ventre de bière et la chaleur agréable du feu du pub l'avaient aidé à oublier à quel point on se gelait à l'extérieur, même si tous ceux qui venaient boire un verre ne parlaient que de ça entre leurs lèvres gercées. « Mars, grommelaient-ils. On se croirait plutôt en janvier. »

Une fois son esprit débarrassé des brumes du pub, il jeta un œil vers le ciel, noir et dégagé. Pas de brouillard ; le vent avait chassé l'habituelle fumée qui, la nuit, recouvrait la ville. Pour une fois, il pourrait utiliser ses yeux, au lieu de son instinct, pour rentrer chez lui.

Sur sa droite, il pouvait entendre le vacarme de la circulation sur Notting Hill Gate. Un homme le dépassa rapidement, la tête baissée, la main gauche posée sur son chapeau, la droite tenant fermement le col de son manteau sur sa gorge. Bertie n'avait même pas pris la peine de fermer le sien. Le froid ne le gênait pas, il avait le sang chaud. « Ma petite bouillotte », comme aimait l'appeler Mary, lorsqu'ils se collaient l'un à l'autre, en croissant, sous les couvertures. Quelquefois, en hiver, lorsqu'il se mettait au lit, elle glissait avec douceur un de ses pieds gelés – elle était très frileuse – entre ses jambes pour le réchauffer. Cela le faisait bondir. « Arrière, femme », lui disait-il. Mais elle en riait et lui aussi. Il était incapable de se fâcher contre elle. Il en allait de même pour elle, comme elle le lui prouverait dans une quinzaine de minutes lorsqu'il débarquerait dans le lit à près de minuit, l'haleine chargée d'alcool.

Penser à cela – penser à elle – le fit sourire tandis qu'il cheminait en suivant Ladbroke Road. Le vent lui fouettait le dos, soufflant en direction du Dale. Bertie était heureux d'avoir quitté cet endroit sinistre. Leur vie s'était nettement améliorée depuis qu'il s'était installé sur Clarendon Road avec Mary et les enfants. Certes, ils étaient encore en bordure du Dale, mais ils avaient vécu cela comme un nouveau départ. Pour la première fois de sa vie, il avait l'impression de pouvoir respirer.

Il traversa la rue, passa devant le Ladbroke Arms et le commissariat situé sur le croisement avec Ladbroke Grove, dont la lanterne diffusait un halo de lumière réconfortant qui enveloppait quelques policiers sortis pour fumer une cigarette. Il leur fit un signe de tête en passant. Le croisement de Ladbroke Grove était désert. Il traversa sans s'arrêter, tourna à droite et commença à gravir la colline. Au sommet, il hésita entre poursuivre sa route et tourner en direction de Lansdowne Crescent, ou couper par le cimetière pour redescendre vers St John's Gardens. Il opta pour la seconde solution.

Il s'engagea sur le côté gauche de St John's. Sa flèche, semblable à celle d'une cathédrale, pointait dans la nuit, tel un doigt osseux. Lorsqu'il passa le long de l'église, il remarqua un mouvement sur sa droite. « Un mendiant qui cherche à s'abriter du vent », pensa-t-il.

Soudain, il sentit un souffle chaud et rance sur sa joue.

« Qu'est-ce que... »

Avant qu'il ait pu achever sa phrase, la lame s'était plantée profondément entre ses côtes. Elle fit un bruit de baiser en ressortant de sa chair.

L'ombre regagna l'obscurité aussi vite qu'elle en avait surgi. Bertie, abasourdi, ne ressentait qu'une faible douleur. Il porta ses mains vers sa poitrine ; elles rencontrèrent la chaleur visqueuse de son sang. Il glissa brutalement sur le sol, comme si on l'avait poussé. Il essaya d'appeler à l'aide, mais aucun son ne se fit entendre. Il leva les mains à hauteur de son visage. Elles étaient écarlates. « Mon Dieu », pensa-t-il, tandis que son souffle se faisait plus court.

« Mary », souffla-t-il en l'imaginant, allongée, attendant qu'il vienne se glisser dans le lit pour se coller à lui et se réchauffer.

Il s'allongea sur l'herbe humide. Il perçut l'odeur de la terre et les derniers sursauts de son cœur.

Puis, le froid l'envahit.

1

L'inspecteur principal Grant Foster, raidi par le manque de sommeil, extirpa sa grande carcasse fatiguée de sa Toyota Corolla flambant neuve et ressentit la douleur familière d'avoir été sorti de son lit au milieu de la nuit. Bien qu'il ait arrêté de fumer depuis six mois, son corps réclamait de la nicotine. L'arrivée sur les lieux d'un meurtre faisait partie des moments où il avait l'habitude d'en allumer une ; un rituel, pour raffermir sa volonté. Il fit craquer ses doigts et huma l'air froid.

L'aube se levait sur Londres et le bruit de la circulation sur l'échangeur de l'ouest se transformait petit à petit en un ronronnement incessant tandis que, sur la route, les travailleurs levés tôt rejoignaient les retardataires de la nuit. En dépit du froid ambiant et des dernières bourrasques du vent violent qui avait soufflé toute la nuit, une chaleur légère annonçait l'arrivée du printemps. Dans moins de deux heures, le soleil serait levé et cette journée de la fin du mois de mars commencerait. Mais Foster n'était pas d'humeur optimiste. Lorsqu'il renifla l'air, il ne sentit qu'une odeur, celle des ennuis.

L'inspectrice Heather Jenkins, dont la chevelure noire et rebelle était ramenée en queue-de-cheval, le rejoignit tandis qu'il traversait la route en direction de l'église.

« C'est assez moche, sir. » Son fort accent de la ville de Lancaster atténuait la voyelle du dernier mot. Foster approuva de la tête. « Ça m'en a tout l'air », acquiesça-il, parlant pour la première fois. Sa voix, forte et grave, semblait venir de quelque part aux environs de ses chaussures.

« Pas comme le poivrot de l'autre nuit. »

Ils avaient été réveillés le dimanche matin précédent, alors qu'il faisait encore nuit, pour s'occuper de ce qui semblait être le suicide d'un clochard dans Avondale Park. Foster, qui était censé être de repos ce week-end-là, bien que personne n'ait jugé utile d'en informer ceux qui étaient de service, avait laissé Heather s'en occuper pour rentrer se coucher et essayer, sans succès, de dormir encore un peu. Quatre jours plus tard, il était encore contrarié par cette indélicatesse.

Heather soupira bruyamment pour montrer qu'elle avait du mal à croire que Foster soit encore en colère.

« Vous ne l'avez pas encore digéré ? dit-elle.

– On a déjà assez à faire sans qu'on soit obligés de perdre notre temps avec le cadavre imbibé de cidre¹ d'un raté, grommela-t-il sans la regarder.

– Vous ne pensez pas que ce clochard a droit à la même considération que celle que nous accordons aux autres morts ? Nous ne savons même pas qui c'est : vous ne croyez pas que nous lui devons de trouver qui il est et s'il a de la famille ?

– Non, répondit-il catégoriquement. Avez-vous interrogé le service des personnes disparues ? »

Elle fit oui de la tête. « Rien ne colle jusque-là.

– Alors il s'agit probablement d'un paumé qui ne manque à personne. Un pochtron de moins que nos gars n'auront pas à ramasser et à balancer en cellule de dégrisement. »

Du coin de l'œil, il la vit secouer la tête de dépit.

Ils avaient atteint le cimetière, juché au sommet de la colline de Ladbroke Grove et surplombé par une série de magnifiques maisons du début de l'époque victorienne. L'ensemble constituait une scène étrange. Elle différait sans aucun doute des logements sociaux, des parkings de pubs et des terrains vagues où l'on retrouvait habituellement les victimes de meurtres à Londres. Foster se sentait mal à l'aise car, bien qu'il ait maintenant passé plus de vingt ans dans la police, il ne se souvenait pas qu'un corps ait déjà été

1. Le cidre consommé en Angleterre est ordinairement plus alcoolisé (jusqu'à 8°) que celui que nous sommes habitués à boire en France (2° à 5°). (*Toutes les notes de bas de page sont du traducteur*)

trouvé sur une terre sacrée. Même pour les pires tarés cela semblait un pas impossible à franchir. Il rangea cette réflexion dans un coin de sa tête afin de s'y repencher plus tard.

L'inspecteur Andy Drinkwater, les cheveux coupés courts, la mâchoire saillante et osseuse, les attendait devant le cordon de sécurité qui avait été déployé autour des lieux et placé sous la surveillance de quelques officiers en uniforme. Foster taquinait souvent Drinkwater sur le fait qu'il ressemblait au rescapé d'un boys band tombé dans l'oubli : il passait sa vie dans les salles de sport, ne buvait pas une goutte d'alcool et, à en juger par sa peau de pêche, Foster le soupçonnait d'employer un brumisateur. Cela lui collait la chair de poule. Ce matin-là, avec ses gants et son manteau en laine qui lui descendait jusqu'aux genoux, Drinkwater ressemblait au flic parfait.

« Sir, dit-il en saluant Foster. Heather. »

Elle lui sourit avec appréhension.

« Bonjour, Andy. Alors, de quoi s'agit-il ? » l'interrogea Foster.

Par-dessus l'épaule de Drinkwater, sur la gauche de l'église, il pouvait voir la police scientifique en train de s'installer. Une tente de couleur blanche avait été érigée au-dessus du lieu du crime, du ruban avait été fixé autour du périmètre du cimetière et une lampe à arc éclairait le tout.

Drinkwater inspira en gardant les dents serrées. « Ce n'est pas joli-joli, sir », dit-il. « La police scientifique est là. Carlisle aussi : il a commencé à s'occuper du corps. »

Foster fronça les sourcils. Les légistes arrivaient rarement sur les lieux avant lui.

« Il habite à côté », expliqua Drinkwater.

Ils franchirent le portail et avancèrent vers la tente.

« La victime est un homme d'une trentaine d'années », détailla Drinkwater, tandis que Heather et lui accéléraient le pas pour suivre le rythme de leur supérieur. « Apparemment, il ne devait pas être là depuis longtemps. Ce sont deux jeunes qui l'ont découvert. Ils ont donné l'alerte à Notting Hill, en bas de la rue, peu avant trois heures du matin.

– Vous leur avez parlé ? demanda Foster tout en continuant à avancer.

– Ils étaient tous les deux passablement défoncés. Mais j’ai tout de même pu les interroger brièvement.

– Quel âge ?

– Le premier a quinze ans, l’autre vient tout juste d’en avoir seize. »

Foster secoua la tête ; quelle sorte de parents laissaient traîner leurs gosses dehors à une heure pareille ? Probablement le genre de pères que la police arrêtaient quotidiennement par wagons entiers et de mères irresponsables dont l’instinct maternel avait été anéanti par des années d’alcool et de drogue. « Certaines personnes ne seraient même pas capables d’élever des hamsters », pensa-t-il.

« À mon avis, ils ne sont pas suspects », ajouta Drinkwater, anticipant la question de Foster. « Mais ils sont au commissariat si vous voulez leur parler. On a prévenu les parents. Les gosses sont assez retournés. » Il fit une pause. « Vous allez voir pourquoi. La seule chose à peu près intéressante qu’ils ont mentionnée est qu’une clocharde, une épave, utilise souvent la partie du cimetière où le corps a été trouvé.

– Elle l’utilise pour y faire quoi ?

– Y crêcher. Ils l’appellent la Femme Cidre. Complètement grillée apparemment. Mais ils ne l’ont pas vue depuis deux ou trois nuits. »

Foster hocha la tête avec lenteur. « Il faut la trouver.

– Alors il y a quand même des clodos qui vous intéressent... », intervint Heather.

Il se retourna et baissa les yeux sur elle. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, il la dominait de plusieurs bons centimètres. Elle était intelligente et vive et il appréciait le fait qu’elle conserve son sens de l’humour même dans les situations les plus dramatiques. C’était vital pour un inspecteur de la Criminelle.

Ils s’arrêtèrent devant l’entrée de la tente. Les rafales de vent tiraient sur les fixations et faisaient claquer la toile.

« J’ai toujours l’impression que je vais entrer dans la galerie aux monstres d’une fête foraine quand je suis devant ces trucs », marmonna Foster en enfilant une combinaison blanche. Étant donné sa stature, elles ne lui allaient pas souvent. Mais celle-ci convenait

à peu près et rien ne se déchira lorsqu'il l'enfila. « Bon, allons-y », dit Foster en tendant les bras pour juger de sa liberté de mouvement. Les deux inspecteurs le suivirent.

À l'intérieur, l'odeur de terre humide était forte, presque entêtante. Foster dut se baisser légèrement pour ne pas toucher le toit de la tente avec sa tête. Son regard se porta sur le cadavre. Une forme accroupie se tenait entre lui et le mort. Tout ce qu'il voyait était une jambe de pantalon grise remontée qui laissait dépasser une portion de chair blafarde au-dessus de la chaussette. La forme accroupie était Carlisle, le légiste de garde. Il fouillait les poches de la victime.

« Encore en train de détrousser un cadavre, Edward ? », ricana Foster.

L'homme, habillé de blanc des pieds à la tête, ne leva même pas les yeux. « Tu ferais pareil si tu touchais mon salaire », répondit-il. Il se tourna vers Foster et lui sourit mais son regard trahissait l'horreur de la scène. Il se leva, laissant Foster voir le cadavre pour la première fois. « Nom de Dieu.

– Ouais, sale boulot », dit Edward Carlisle de sa voix suave de pur produit des écoles privées.

La victime était allongée sur le dos. La bouche grande ouverte, le regard perdu dans le vide ; la plupart des cadavres que Foster avait croisés partageaient ces caractéristiques. Mais ce furent les mains qui le choquèrent – ou plutôt leur absence. Au bout des deux bras, il ne restait que des moignons livides d'où surgissait un os fracturé.

« Il y a très peu de sang sur le sol, dit Carlisle.

– Cela veut dire qu'il n'a pas été tué ici ?

– En effet, je ne le crois pas. La température du corps a chuté d'environ douze degrés. À raison d'un degré et demi par heure, cela veut dire qu'il a été tué la nuit dernière, aux alentours de neuf heures.

– Quand l'a-t-on trouvé ? demanda Foster à l'attention d'Andy.

– Peu après trois heures moins le quart.

– Et les mains, Edward ? Elles ont été coupées après la mort ? »

Carlisle plissa le nez. « Difficile à dire. Il faut attendre l'autopsie.

– Cause de la mort ?

– Un seul coup de couteau a suffi, directement dans le cœur. La poitrine est également couverte de plusieurs coupures superficielles. Certaines sont assez profondes.

– Pourquoi lui a-t-on amputé les mains ? interrogea Foster.

– Des trophées », répondit Drinkwater, sûr de lui.

« Cela semblait logique », pensa Foster. Il avait d’abord eu la même idée. Mais quelque chose ne collait pas.

Heather, silencieuse jusque-là, intervint. « Peut-être se sont-ils battus, sir, dit-elle. Il se pourrait que la victime ait des fibres ou de la peau sous les ongles. Le tueur a peut-être pensé qu’en lui tranchant les mains, il diminuerait les risques de se faire pincer. »

Une nouvelle théorie, tout aussi solide.

« Nous avons son identité ? demanda Foster.

– D’après ses papiers et son permis de conduire, il s’agit de James Darbyshire, répondit Drinkwater en consultant ses notes. Il avait un portable également ; il a été mis sous scellés.

– Bien », murmura Foster. Dans les enquêtes pour meurtre, les portables étaient un don de Dieu. « Edward, je passerai te voir dans quelques heures, si ça te convient. »

Carlisle acquiesça et haussa les sourcils pour montrer qu’il trouvait un peu court le délai annoncé par Foster avec son détachement habituel. Mais il savait que l’inspecteur principal aimait pouvoir étudier le cadavre avant que l’on commence à le découper.

Les trois inspecteurs laissèrent Carlisle travailler et retournèrent à l’extérieur. Le jour se levait. Lorsque la lumière serait suffisante, une équipe passerait l’ensemble du cimetière au peigne fin pour chercher des empreintes. Tous trois inspirèrent profondément, Foster avec plus de retenue que les autres, soulagés de se retrouver à l’air libre, loin du cadavre. Ils étaient plongés dans leurs pensées depuis quelques instants lorsque Foster rompit le silence.

« J’imagine que les mains ont déjà été recherchées dans les environs ? demanda-t-il à Drinkwater, qui lui fit signe que oui.

– Pas de traces, ajouta-t-il.

– Bien, assurez-vous qu’une équipe ratisse tous les jardins, coins et recoins. Peut-être qu’on les a balancées ailleurs. Faites venir un chien aussi, on ne sait jamais, Médor pourrait déterrer quelque

chose. Et quand le jour sera levé, envoyez des gars frapper aux portes des maisons qui donnent sur le cimetière. Quelqu'un a peut-être vu quelque chose. Où les gosses étaient-ils en train de fumer ? demanda-t-il en balayant le petit cimetière du regard.

– De l'autre côté. Je vais vous montrer. »

Ils firent le tour par l'arrière du cimetière. Drinkwater désigna une volée de marches en pierre qui menaient à une porte en contrebas.

« Ils étaient ici, près de l'entrée du sous-sol. »

Foster observa les lieux quelques instants. « Donc, ils n'auraient pas pu voir quelqu'un balancer le cadavre ? Ils n'ont rien entendu ? »

Drinkwater secoua la tête. « Trop de vent. C'est à cause de ça qu'ils ont trouvé le cadavre. Ils cherchaient un meilleur abri pour rouler leur joint et ils sont allés de l'autre côté, là où ça souffle moins. »

Foster hocha la tête avec lenteur. Il était quasiment sûr qu'ils n'y étaient pour rien. « La plupart des adolescents étaient sans doute sans foi ni loi, des petits cons sans respect, pensa-t-il, mais ils massacraient et mutilaient rarement les adultes pour aller ensuite signaler le crime au commissariat, l'air de rien. »

« Qu'y a-t-il dans ce sous-sol ?

– Une crypte. Enfin, je crois, répondit Drinkwater.

– Plus maintenant, dit Heather. Une amie est venue ici pour suivre des classes de yoga prénatal et un cours de massage pour bébé après la naissance. »

Foster se retourna vers elle. D'ordinaire, il aurait sauté sur l'occasion pour la taquiner, mais il était trop retourné par ce qu'il venait de voir.

2

Trois gros corbeaux croassaient tout en jouant, virevoltaient et fondaient l'un après l'autre, leurs plumes noires comme du charbon se détachant sur le ciel gris délavé. Nigel Barnes, un duffel-coat boutonné serré autour de son cou déjà protégé par une écharpe en laine, une sacoche marron usée passée en bandoulière reposant sur sa hanche droite, les observait de derrière ses lunettes à monture noire. Il se demanda combien il fallait de corbeaux pour constituer une colonie. « Certainement plus de trois », pensa-t-il.

Après les corbeaux aux cris rauques, son attention se porta vers le ciel. Il était sûr que le soleil essayait de percer la lourde couche de nuages, grise comme de l'aluminium. Mais, jusqu'à ce qu'il y parvienne, le petit miroir qui se trouvait dans sa sacoche était superflu. Il soupira et baissa les yeux.

Il observa les pierres tombales dressées devant lui. Combien de rêves et d'espoirs inachevés reposaient sous terre ? Des centaines, des milliers peut-être. Au loin, sur sa gauche, se trouvait une magnifique allée bordée d'arbres et de mausolées tape-à-l'œil, témoignages de l'obsession victorienne pour la mort et le deuil. Des monuments prétentieux érigés à la gloire de morts aujourd'hui oubliés, où la crème du Londres du XIX^e siècle reposait pour l'éternité, la plupart au-dessus du sol et non dessous. Au-delà, Nigel pouvait apercevoir la silhouette gothique de la chapelle anglicane sous laquelle se trouvaient les catacombes. Il les avait visitées une fois et avait savouré pleinement la morbidité de l'instant. Tout particulièrement le moment où le guide avait expliqué avec un air de conspirateur que si l'embaumeur avait mal fait son travail, les corps entassés là avaient de fortes chances d'éclater, rendus

combustibles par les gaz nés de la décomposition. L'ensemble du groupe avait eu un rire nerveux et un frisson collectif.

Le cimetière de Kensal Green était un de ses lieux favoris, suivi de près par le cimetière de Highgate pour sa macabre splendeur. La société victorienne savait vivre avec la mort. « Pas comme la nôtre, pensa-t-il ; maintenant, nous brûlons les gens et nous nous occupons assez peu de ce qu'il en reste. Dans cinquante ou cent ans, les généalogistes n'auront plus de tombes sur lesquelles se rendre lorsqu'ils remonteront les lignées futures, plus d'inscriptions à trouver et à déchiffrer, comme ils n'auront plus de correspondance à lire, à cause du courrier électronique. De nos jours, rien ne perdure, se dit-il ; il n'y a que l'instant présent qui importe. »

À travers les arbres que le vent courbait, il contempla les alentours, les buissons enchevêtrés et le désordre sans fin des tombes et des statues usées par le temps. À part lui, il n'y avait personne. Lui et des milliers de morts. C'était comme de pénétrer dans un monde oublié. Seul le murmure lointain de la circulation, rehaussé de temps à autre par les sons des sirènes, l'incessante bande-son de Londres, lui rappelait l'époque à laquelle il vivait. C'était agréable d'être à l'extérieur, loin des fumées d'échappement qui envahissaient les rues embouteillées. Le centre de Londres comptait peu d'oasis de ce genre, des endroits propices à la contemplation silencieuse : il y avait, bien sûr, les autres cimetières, quelques places résidentielles dotées de jardins privés, et quelques-uns des plus petits parcs, mais c'était tout. Nigel savait que cent cinquante ans auparavant, ce cimetière se situait en pleine campagne. C'était d'ailleurs volontaire. Les cimetières surpeuplés qui se trouvaient en ville avaient commencé à vomir leur contenu en décomposition, et les miasmes et les odeurs fétides qui s'en échappaient provoquaient des maladies. En tout cas, c'est ce que l'on croyait alors. Les nouveaux cimetières furent donc construits hors de la ville – celui de Brookwood avait même son propre mode de transport pour y conduire les défunts de la ville, la ligne ferroviaire Necropolis. Mais l'appétit vorace de Londres avait eu tôt fait de dévorer le sol, dans toutes les directions.

Nigel regarda sa montre : dix heures et demie. Il sortit de la poche de son manteau un morceau de papier froissé arraché à son bloc-

notes sur lequel était inscrit « Lot 103 ». La tombe de Cornelius Tiplady, architecte, 1845-1885. Sa recherche consistait à déterminer si ce Cornelius Tiplady était l'arrière-arrière-grand-père de son client. Il voulait voir si l'inscription sur la pierre tombale mentionnait des noms qui l'auraient lié à des parents dont il avait retrouvé la trace et obtenir ainsi la confirmation qu'il avait trouvé la bonne personne. Une dédicace poétique serait également un supplément bienvenu à ajouter aux renseignements généalogiques bruts qu'il avait déjà et parachèverait un travail bien mené. Il avait besoin de faire savoir qu'il était de retour sur le terrain, et qu'il faisait du bon travail. Relancer une activité professionnelle n'était pas une tâche facile.

Le lot 103 était éloigné des allées les plus fréquentées et, comme il le craignait, se trouvait dans une partie du cimetière qui n'était pas entretenue, envahie d'herbes hautes, d'arbustes et de lichens. Il tachait ses richelieux au fur et à mesure qu'il pointait les tombes, l'une après l'autre. Peu d'entre elles avaient été épargnées par les assauts du temps. Il atteignit enfin le lot 103, ôta ses lunettes, les essuya rapidement au revers de son manteau puis les rechaussa avant de s'accroupir.

La tombe était banale, courante pour l'époque, une pierre tombale plate et grise. Rien d'ostentatoire chez les Tiplady. Comme il le craignait, les mots employés pour honorer les quarante ans de vie du défunt étaient devenus illisibles. Il n'arrivait même pas à discerner le nom, hormis le dessin d'un C en capitale, ce qui au moins lui offrait le réconfort de constater que les registres avaient été correctement tenus et que, quelque part sous ses pieds, reposait Cornelius, ou tout au moins ce qu'il en restait. Il passa doucement son index le long des inscriptions, arrivant à deviner les autres lettres, même s'il ne parvenait pas à les voir. Il remarqua une autre série de lettres sous le nom, une brève inscription. Une famille de peu de mots, semblait-il. C'était une bonne chose.

Nigel ôta la sacoche de son épaule, l'ouvrit et en sortit un miroir. Il l'avait acheté chez un barbier de Jermyn Street lorsqu'il était étudiant. Il se releva, se plaça sur le côté de la tombe et, tout en essayant de ne pas marcher sur celle d'à côté, orienta le miroir vers

Remerciements

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans l'aide des personnes suivantes. Tout d'abord mon éditrice chez Penguin, Beverley Cousins, dont la patience et la foi furent grandement appréciées lors des circonstances difficiles dans lesquelles j'ai écrit cet ouvrage, et dont le regard expert n'a cessé de me pousser à en améliorer le contenu. Son assistante, Claire Phillips, qui a également proposé de nombreuses suggestions et corrections.

Ensuite, je suis extrêmement reconnaissant à mon agent, Araminta Whitley, qui m'a aidé à faire naître une histoire de mes brouillons. Elle a travaillé sans relâche pour améliorer le livre à chacune de ses étapes et fut toujours disponible pour me donner son avis, des idées et des encouragements. Mark Lucas, Peta Nightingale, Lizzie Jones et les autres membres épatants de LAW qui ont apporté leur contribution tout au long de ce chemin. Merci à vous tous.

Je tiens également à remercier les personnes qui suivent et qui m'ont aidé à rédiger ce livre: Nick Barratt, généalogiste; Professeur Robert Forrest; Rachel et Paul Murphy; Lillian Aylmer et Gavin Houtheusen aux Archives nationales; Christine Falder de DeepStore; les productions Wall to Wall; et ma famille, tout particulièrement Irene et mon père, pour leur amour et leur soutien.

Enfin, plus que tout autre, je remercie mon épouse, Emma, qui est morte d'un cancer lors de la rédaction de cet ouvrage. Sans sa loyauté et sa confiance sans faille, je n'aurais probablement pas commencé à l'écrire. Ni aucun autre livre, d'ailleurs. Je lui dois tout. Elle continue à vivre dans les esprits et les cœurs de mon fils, de moi-même et de très nombreux autres.

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue